

Les Signes pourpres

Armelle Barguillet Hauteloire

Récit africain

<http://mon-bloghauteloire.blogs.allocine.fr/mon-bloghauteloire-235035-les-signes-pourpres-recit-africain-presentation.htm>

Présent, n° 6922 du jeudi 10 septembre 2009

Armelle Barguillet Hauteloire

Les Signes pourpres. *Un récit africain*

Il faut bien dire que nous n'attendions pas Armelle Barguillet Hauteloire, spécialiste de Proust (1), sur un tel sujet : l'histoire d'un missionnaire dans le Kenya des Massaïs. Le sous-titre des *Signes pourpres* est : « Récit africain ». Et c'est bien de cela qu'il s'agit. Un roman qui, loin des sentiers battus de la grosse cavalerie littéraire française de la rentrée, révèle la part la plus secrète de notre nature. Nos motivations spirituelles et la lumière portée sur le tracé visible de nos vies.

Lors d'un séjour – une sorte de perm – en Normandie, Aubin, l'oncle africain, raconte à ses neveux comment, alors qu'il n'était qu'un jeune médecin dans le sud de l'Algérie française, il a rencontré Dieu. Inutile de dire que les neveux sont pendus aux lèvres de cet « aventurier » qui a rapporté dans ses bagages des souvenirs exotiques et des photos de ce Kenya, terre initiatrice qui remet l'homme dans la perspective de ses origines.

Le Kenya – et comment ne pas penser à Karen Blixen et à sa *Ferme africaine* – est un pays singulier où coïncident « les neiges éternelles et les essences tropicales, la savane épineuse et les marais de la mangrove, les lacs les plus larges et les fleuves les plus longs, les déserts les plus vastes et la faille de l'écorce terrestre la plus spectaculaire ».

Après l'Algérie et la découverte de l'œuvre de Mgr Lavignerie (Aubin sera ordonné prêtre à Carthage), le jeune missionnaire sera envoyé un temps au Soudan, pour y soigner les lépreux, puis au Kenya auprès des tribus Kikuyus et Massaïs avec, pour commencer, la découverte de Nairobi dont le nom, en langue maâ, signifie « le commencement de toute chose, la source de toute fraîcheur ». Ce n'est pas une mission facile. D'abord parce que le Kenya vient d'accéder, après les horreurs des Mau-Mau, à l'indépendance. Ensuite parce que les Massaïs, s'ils ont eu cette chance de passer à travers les mailles de l'islam, ne sont pas des « clients » faciles et que leur animisme est profondément ancré dans leurs croyances. Dans sa mission, Aubin est assisté de deux sœurs infirmières, d'un frère enseignant et de deux jeunes prêtres.

Il va se lier d'amitié avec Moye, un jeune *murran*, à savoir un adolescent qui, au terme d'une longue et parfois cruelle initiation, deviendra un guerrier, en même temps qu'il fera la connaissance de Yankihi, une jeune Kikuyu. Les Massaïs sont d'origine nilotique, les Kikuyus d'origine bantou. Et il n'y a guère, c'est le moins que l'on puisse dire, d'atomes crochus entre les deux ethnies. Yankihi va pourtant épouser – Roméo et Juliette au Kenya – un autre jeune Massaï, Noro... Mais nous vous laissons découvrir les secrets de ce roman africain qui vient nous dire, au moment où nous désespérons un peu, que l'Afrique peut toujours inspirer de grands livres.

(1) On lui doit : *Proust ou la recherche de la rédemption* et *Proust et le miroir des eaux*.

L'Algérieniste, n° 128, décembre 2009

Les signes pourpres - *Récit africain*

Récit d'épisodes de la vie d'un Père Blanc, ce livre sort de l'ordinaire littéraire. Aubin, médecin de formation, effectue son service militaire au Sahara alors français. Il y est impressionné par l'envoûtante beauté du désert, par la personnalité des Touaregs et par le dévouement des religieux (Pères Blancs ou Soeurs soignantes) au service des démunis. Il est amené à prendre connaissance de l'oeuvre de Mgr Lavignerie; athée jusque-là, il acquiert la foi et décide d'être prêtre. Après son noviciat, notamment à Carthage, il est envoyé au Soudan, puis au Kenya. L'essentiel du livre porte sur ses rapports avec un Massaï de haute lignée qu'il a sauvé d'une péritonite. Ce jeune homme lui fait connaître son pays et ses hommes, la nature et ses animaux. Nous avons là des anecdotes, sur les humains et sur les bêtes, très significatives. Au spectacle de cette vie, il est conforté dans ses convictions. Livre original, empreint d'une constante spiritualité qui fait défaut la plupart du temps aux écrits d'aujourd'hui.

Yves Naz

Voix d'Afrique, n° 85, décembre 2009

Les signes pourpres *Récit africain*

Lors d'un séjour dans sa Normandie natale, Aubin raconte à ses neveux les grands moments de son existence de médecin et missionnaire en Afrique. Après un service militaire consacré à soigner les malades dans le sud algérien, diverses rencontres, dont celle d'un vieux Kabyle, vont l'inciter à devenir Père Blanc pour se mettre au service des autres.

Ordonné prêtre, il va d'abord au Soudan pour y soigner les lépreux, puis au Kenya auprès des tribus Kikuyu et Massaï.

C'est là qu'Aubin va faire la connaissance de Moye, un jeune Massaï de 15 ans, en phase d'initiation, que le chef religieux de la tribu amenait au centre pour une blessure en fait bénigne. Ce chef va charger le missionnaire d'apprendre à l'adolescent la lecture et l'écriture car – dit-il – ce garçon est exceptionnel.

Plus tard, Aubin sauvera Moye d'une péritonite et l'amitié entre le missionnaire et l'adolescent prendra une dimension tout autre, renforcée par le partage de faits surprenants. Moye sensibilisera Aubin au monde animal et lui permettra de regarder l'Afrique comme une terre initiatrice qui remet l'homme dans la perspective de ses origines.

Parvenu à la fin d'un récit riche en aventures diverses, Aubin pouvait affirmer à son auditoire que l'Afrique avait eu le mérite de le guérir des doutes que le monde occidental avait levés en lui : « Son désert me rendit la foi, son silence, l'écoute intérieure, sa population, la ferveur, son monde animal, la joie. »

Les Signes pourpres. Armelle Barguillet Hauteloire

« Son désert me rendit la foi,
« Son silence, l'écoute intérieure,
« Sa population, la ferveur,
« Son monde animal, la joie. »

Sur le bord de la Touques, en Normandie, Aubin, missionnaire en Afrique, raconte sa vie, comment après la guerre, pour cicatriser les plaies et oublier les frustrations laissées par ce conflit sanguinaire, il partit pour l'Algérie exercer la médecine. Et, comment, au contact du désert et des Touaregs, il découvrit la spiritualité, la grâce, la foi et enfin la vocation qu'il transforma rapidement en apostolat par des études religieuses. Il fut alors envoyé en mission au Soudan où il dut faire face au conflit qui opposait déjà les peuples arabes du Nord aux peuplades noires du Sud, avant d'être envoyé au Kenya où il rencontra les Massaï et les Kikuyu que Karen Blixen avait déjà côtoyés quelques décennies auparavant.

A travers son récit, car Armelle présente son livre comme un « Récit africain », et non comme un roman, parce qu'elle sait bien que la tradition orale est fondatrice de toute la culture africaine et qu'il faut écouter celui qui raconte et Aubin, à son tour, raconte l'Afrique telle qu'il l'a vue mais à travers un double regard. Celui du cardinal Lavignerie qui exerça à Alger et qui rêvait d'une Afrique multiethnique, pluriculturelle, mais chrétienne et un autre regard, plus distancié, plus acéré, plus personnel, qui scrute ce continent jusqu'au fond des âges pour y retrouver les peuples premiers qui sillonnent encore aujourd'hui le désert où les hauts plateaux rifains. Ce regard qui perce les âmes pour capter toute la spiritualité, tout le sacré qui résident encore dans ces peuples condamnés par la civilisation actuelle.

A travers l'histoire de ces peuples, Armelle évoque avec une certaine nostalgie l'Algérie chrétienne, non seulement française, mais l'Algérie étendue à l'ensemble du Maghreb au temps où Saint Augustin professait sur le continent et où la chrétienté rayonnait avant l'islamisation. Cette Algérie, où les divers peuples berbères sont encore là pour témoigner de la culture pré islamique et de l'existence d'une spiritualité qui a conservé sa pureté originelle. Mais à ce regard, je préfère le regard qu'Aubin porte sur le monde en marche, celui des Touaregs et des Massaï, qui perpétue l'Afrique des origines, l'Afrique authentique, vraie, sincère, l'Afrique révélatrice de toutes les vertus et de tous les vices de l'humanité, l'Afrique où « *tous les désespoirs et toutes les espérances y sont possibles ...* »

Difficile de résumer ce livre petit mais extrêmement dense. On voit immédiatement qu'Armelle a déjà exercé ses talents d'essayiste car le récit est très argumenté et très didactique, il veut montrer, exposer, pour expliquer et ensuite convaincre. Le livre est indéniablement un plaidoyer pour l'Afrique qui aurait pu être mais qui n'est pas et qui ne sera certainement jamais, une Afrique comme celle que le Cardinal Lavignerie imaginait, une Afrique africaine mais chrétienne, humaniste mais pas forcément œcuménique. Mais derrière cette lecture un peu politique, il y a une lecture beaucoup plus spirituelle qui s'encombre moins de considérations religieuses et qui s'intéresse plus au sacré et à la spiritualité. Une Afrique où l'essentiel est de croire, peu importe en qui ou en quoi, car de toute façon Dieu est en tout. Ainsi l'animiste nomade peut rejoindre le chrétien ou le musulman sans aucun problème et vivre avec lui dans une bonne intelligence. Oui, mais voilà quand Abel rencontre Caïn, quand Ouranos approche Chthonos, quand l'éleveur piétine les cultures du laboureur, la fille du Touareg ne peut pas vivre avec le fellah, la fille du Kikuyu repousse le Massaï et même le troupeau d'onyx répudie le jeune faon qui

a été élevé par une lionne. L'intégration ne semble pas possible et chacun est condamné à vivre dans son clan.

C'est une vision un peu désabusée de cette Afrique pourtant si pure et si noble que nous livre Armelle, une Afrique qui sombre dans un certain chaos au rythme de la disparition de ses peuples premiers détenteurs des valeurs originelles du continent mais tant qu'il y aura des peuples en marche, il restera un espoir et la parabole de la lionne qui veut adopter une petite gazelle restera un rêve plausible, car « *un jour le lion dormira avec l'agneau et l'homme deviendra le frère de son ennemi.* »

Et si Armelle a été essayiste, elle a aussi été poète, et son écriture et son style ne l'ont pas oublié, tout est toujours juste et le texte reste toujours fluide et limpide même si le sujet est, par moment, un peu ardu. Je crois que je rangerai ce livre à proximité de ceux de Taos Amrouche qui a tellement bien parlé de la Kabylie de sa famille, de son statut de chrétienne algérienne, de sa vie de femme à cheval sur deux cultures ; mais aussi à côté de ceux de Malika Mokeddem qui a admiré ces hommes qui marchent sans cesse dans le désert, de ceux de Ngugi wa Tiango qui a si bien parlé de ces peuples de l'Ouest africain et de tant d'autres...

Denis Billamboz
